

# Philippe VIII

Jules Lemaitre

Extrait de l'*Almanach d'Action française* pour l'année 1910

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2009 —

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

Mon cher ami, j'ai défini le rôle et la fonction du roi de France. Mais le roi ne vaut pas seulement « par position » : il vaut par lui-même, par son tempérament, son caractère, l'éducation qu'il a reçue des événements. La liste de nos rois se compose de personnages très variés. Ils ont poursuivi une même œuvre et ont tenu une même tradition, mais chacun avec ses vertus ou ses qualités propres, et aussi en accommodant son action aux circonstances.

Le futur roi de France, c'est le duc d'Orléans. Quel est-il ? Quel roi sera-t-il ? Voilà qui commence à intéresser beaucoup de Français.

On a essayé çà et là, sournoisement, de lui faire une légende désobligeante. Cela n'a pas pris. En somme, le public ne connaît de lui que deux choses et qui lui font honneur.

On sait d'abord que, il y a une vingtaine d'années, Philippe d'Orléans, déjà condamné à l'exil, est rentré en France pour « tirer au sort » comme les camarades. Son père vivant encore, il ne voulut être que le premier conscrit de France. Cela lui valut quelques mois de prison. Cela parut spirituel et gentil, et cela convenait parfaitement à son âge.

L'autre chose que l'on sait de lui, c'est que, dans ces derniers temps, il a fait, vers le pôle Nord, d'importantes croisières. À ne les prendre même que pour des divertissements, voilà des divertissements ne sont pas sans danger et qui ne se pratiquent pas sans beaucoup d'énergie et de courage.

La première de ces expéditions avait été heureuse et féconde en résultats scientifiques et géographiques. La seconde a été vraiment dure et la banquise y a pris sa revanche. Le duc d'Orléans en a rédigé des récits qui le font connaître comme si on l'entendait parler. Et le second récit, surtout, qui n'est plus qu'un récit de déconvenues, de mauvais hasards et, en somme, de souffrances prolongées, donne de lui l'idée la plus haute. Le Prince lui-même ne voudrait point qu'on égalât ses périls et les efforts à ceux d'un Marchand ou d'un Hourst ; mais on convient que, simple officier chargé d'une mission longue et aventureuse, il ne l'eût point cédé à ces héros en énergie, en patience, en décision.

Ses journaux de voyage sont du style le plus simple et le plus naturel, parfois le plus coloré, sans que l'auteur y mette la moindre prétention. Ils sont aussi tout pénétrés de bonne humeur ; et, dans *La Revanche de la banquise*, l'auteur a vraiment à cela quelque mérite. Après un mois de mer, la *Belgica* dérive une première fois. Et la vie est dure à bord d'un bateau serré dans les glaces, sans compter la menace constante d'une pression trop forte, c'est-à-dire de la mort. Le bateau se dégage pour quelques jours ; puis, nouvel enserrement et nouvelle dérive : « Il n'est plus question de sortir par le Nord ; il est encore question de nous dégager par le Sud ». On parle aussi d'hiverner, ou de faire retraite à pied, à travers les banquises. Peu après, la *Belgica* s'échoue sur un fond inconnu. Des planches arrachées de la coque flottent sur

la mer Pour soulager le navire, on jette à l'eau tout ce qu'on peut, soixante tonnes en tout. Une houle imprévue passe enfin sous la quille. Mais que de fatigues et de périls avant le port !

« J'avais fait de si beaux projets ! écrit le Prince : mais, avant tout, il ne faut pas récriminer, ni désespérer. » Et encore : « L'effort est le charme de la vie ». Il est bon chef, à la fois prévoyant et audacieux. Il a le goût du danger, corrigé seulement par le sentiment des responsabilités. Ce chef est un loyal compagnon d'aventure ; il rend une justice attentive à ses collaborateurs, des plus notoires aux plus modestes. Il les nomme affectueusement, et chacun à son rang. Enfin, dans cette lutte ingrate de plus de trois mois contre la malchance, il se montre à la fois opiniâtre et confiant.

C'est exactement ce qu'il faut pour la besogne qu'il aura bientôt à faire en France.

Et, pareillement, ses idées sont bien ce qu'il nous faut ; ajoutons : sa figure et son aspect. Car un peuple est gouverné aussi par les yeux. On connaît sa haute taille élégante, son visage de Valois plus que de Bourbon. J'ai dit naguère que le peuple de Paris ne lui résisterait point, s'il le voyait descendre à cheval les Champs-Élysées.

Mais le peuple l'adopterait dès maintenant s'il connaissait sa pensée.

Nul roi de jadis n'a conçu plus nettement que lui la fonction, royale. Et il ne la conçoit pas seulement dans ce qu'elle a toujours été, mais particulièrement dans ce qu'elle doit être aujourd'hui. Nous n'usons pas d'une ruse de guerre qui serait trop facile et un peu basse, quand nous le donnons pour le roi du travail. Il sera, certes, le roi de tous, mais notamment de ceux pour qui la patrie a fait le moins depuis trente-neuf ans.

En cela, il continuera l'esprit du comte de Paris et du comte de Chambord. Il sera le protecteur et l'arbitre des divers groupes, et des républiques françaises. Et le discours de San-Remo nous a dit ses sentiments touchant la domination juive. Il a beaucoup souffert, il souffre encore de l'exil. Cette tristesse secrète et le malaise de sa situation personnelle (car il est en même temps premier souverain d'Europe et simple particulier) lui a sûrement aiguisé l'esprit. Il a vu, beaucoup vu. Il a pu comparer et il a eu le temps de réfléchir. Il connaît l'Europe comme un bourgeois sa ville. Il aurait, au service de sa politique extérieure, une forte provision d'expérience précise.

À l'intérieur aussi, il verrait juste et serait bienfaisant. Il a fait preuve d'un rare bon sens en sachant discerner, de loin, ceux qui servaient efficacement sa cause et ceux qui se contentaient de l'aimer. Devenu roi, il n'aurait point d'effort à faire pour être affranchi de toute rancune. Il a lui-même, dans son ascendance, toutes les formes du génie français et même, pourquoi ne pas le dire ? de l'erreur française. Il se trouve, – bien que sa pensée en fasse le triage – qu'il porte dans son sang tout notre passé : la Révolution par son trisaïeul,

l'émotion napoléonienne par un de ses grands-oncles, et toute la plus belle et la plus ancienne France par la série de ses ancêtres.

Comment celui-là serait-il fanatique ? Comment exclurait-il de sa collaboration une force vive quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle ne soit pas déshonorée ?

Je vous dis là, bien sincèrement, mes impressions. J'ai vu ce Prince, vous le savez, tout récemment, et quand j'étais acquis depuis plusieurs années déjà à la doctrine royaliste. Il a des façons telles, qu'au bout de peu d'instant, je me sentais aussi en confiance que si j'avais été jadis, à Stanislas, son professeur de rhétorique. Et j'ai été sensible, je l'avoue, à la beauté de son regard et à la jeunesse de son rire. Nous avons parlé de beaucoup de choses et de beaucoup d'hommes : de son grand-oncle Aumale que j'ai connu à l'Académie, de son père, le Comte de Paris, du roi d'Angleterre, de l'empereur d'Allemagne. . . Je ne vous dirai point ses réflexions. Mais elles étaient d'un homme qui a vu, et qui a compris, et qui sait mainte chose que nous ignorons. Il n'est pas dupe, il sait railler où il faut ; parfaitement naturel, d'ailleurs : cet homme, dont une des principales occupations est de recevoir les gens, n'a pas une phrase apprise ! Simple particulier, on le trouverait charmant et plein d'intelligence et d'énergie.

S'il était roi, l'effet de ses belles qualités serait multiplié à l'infini par sa position dominante et centrale. . . Et il comprendrait si bien ce peuple ! Il est tellement des nôtres ! tellement de chez nous ! Ah ! mon ami, que je nous souhaite ce roi-là !